



Processus de construction de communautés culturelles et linguistiques dans l'espace frontalier brésilo-uruguayen

Gimena PÉREZ-CARABALLO

*Doctorante en Psychologie
École Doctorale EPIC 485
Laboratoire EAM-SIS-HCL 4128/Grupo de
Estudos e Pesquisas sobre o Trabalho (GEPET)
Université Lyon 2 (France)/Universidade
Federal do Rio Grande do Norte (Brésil)*

Introduction

Les zones frontalières constituent des espaces où les notions d'identité et de territoire prennent une signification singulière. La construction identitaire de la population s'inscrivant dans ces espaces relève d'une grande complexité et ambiguïté. À l'occasion d'une recherche réalisée en 2011¹, dont le but était d'étudier la construction identitaire des habitants de la région frontalière entre l'Uruguay et le Brésil, je me suis principalement intéressée aux aspects linguistiques présents dans cet espace, tels que les dialectes frontaliers, notamment le dialecte populairement appelé *portugol* et académiquement connu comme *Portugués del Uruguay* (PU). La problématique de ce travail est centrée sur la question suivante : dans quelle mesure la construction identitaire des habitants de la frontière entre l'Uruguay et le Brésil est-elle influencée par l'appartenance territoriale

et par l'utilisation des dialectes frontaliers tels que le *Portugués del Uruguay* (PU) et le *Português Gaucho da Fronteira* (PGF) ? Nous avons également étudié la manière dont cet espace de vie est perçu, désigné et représenté par ses habitants. Une des questions primordiales de ce travail était de savoir si l'appartenance territoriale s'arrêtait à la frontière (limite institutionnelle) ou se prolongeait au-delà, dans une région frontalière où les identifications et les pratiques de ses habitants s'inscrivent.

Afin de répondre à ces questions, nous avons travaillé à plusieurs endroits de cette région frontalière (Figure 1) avec un ensemble de 68 personnes. Comme nous le verrons plus loin, divers outils méthodologiques ont été proposés à notre échantillon, parmi lesquels des observations ethnographiques, une échelle d'appartenance territoriale et linguistique, des entretiens semi-directifs ainsi qu'un outil projectif. Dans cet article nous présentons une partie de ce travail de recherche, en explicitant notre cadre conceptuel, le contexte étudié, la méthodologie utilisée ainsi que les principaux

¹ Cette recherche a été faite dans le cadre du Master 2 Recherche en Psychologie Interculturelle à l'Université Lyon 2.

résultats obtenus. Notre objectif est de montrer que bien qu'il existe des liens entre l'identité territoriale et l'identité linguistique dans la construction identitaire du sujet, ces liens ne se tissent pas de la même manière, selon que l'on soit du côté uruguayen ou du côté brésilien de la frontière. Cela est dû, en partie, aux représentations sociales qui existent à l'égard des deux dialectes (PU et PGF) étudiés. Il est important de souligner que dans cet article nous nous intéresserons davantage aux habitants du côté uruguayen de la frontière et au dialecte local *portugol*.

Histoire de la frontière Uruguay-Brésil

Si selon certains chercheurs, la frontière est une limite séparant deux États (Wackermann, 2003), la ligne frontalière peut alors être définie comme une ligne tracée géographiquement dans le but de délimiter deux États, mais pas seulement : « *la frontière cesse d'être strictement une ligne pour devenir un espace transitoire d'amplitude variable entre deux ordres nationaux* » (Denert, Hurel, 2000, 4). Il s'agit d'un espace bien plus large qui ne se limite pas à la ligne en elle-même. C'est un espace symbolique chargé d'affect pour les individus y habitant et un espace spécifique avec ses propres pratiques, ses propres symboles et des langues qui le définissent. Dans cette recherche, nous avons attribué une place primordiale aux langues et dialectes présents dans cet espace frontalier afin de voir de quelle manière ils influencent la construction identitaire des sujets. Pour cela, il nous semble important de retracer quelques aspects de l'histoire de cette frontière. Nous nous attarderons davantage sur le côté uruguayen de la frontière étudiée.

Dans un premier temps situons la frontière où cette étude a été réalisée (Figure 1). Elle s'étend sur environ mille kilomètres, du sud-est de l'Uruguay (Chuy) jusqu'au nord du pays (Bella Unión, au nord d'Artigas et au sud d'Uruguaiana). Cette frontière a été marquée par la lutte pour la conquête des territoires et par le métissage de diverses langues et cultures. Behares (2007) explique qu'avant l'arrivée des européens au XV^e

siècle, des indiens *charruas* et *minuanos* étaient présents sur cette zone et se seraient mélangés aux *guaranis* en adoptant leur langue. On voit que ces populations métisses étaient assez isolées des grands centres de pouvoir de l'époque (Montevideo et Buenos Aires) et que, de fait, elles n'avaient pas de référence à un État précis. Cela a contribué à ce qu'elles s'organisent comme un peuple à part avec des traditions et une langue singulières. À cette époque, le portugais s'impose sur le *guarani* local, l'espagnol connaissant une expansion plus clairsemée. Le territoire de l'actuelle frontière passant, tour à tour, des mains des Espagnols à celles des Portugais, cette alternance a été décisive pour la configuration linguistique de cette région. Les Portugais ont distribué des terres dans les zones très proches de ces limites et ont créé des villages. C'est ainsi que fut fondée la plus grande ville brésilienne limitrophe de l'Uruguay, Santana do Livramento. On voit qu'en raison des nombreux conflits pour la conquête des territoires, le peuplement semblait être une stratégie visant à fragiliser les forces de l'adversaire. Ainsi, du côté uruguayen, certaines villes frontalières, notamment Artigas et Rivera, naissent juste en face des villes brésiliennes avec le même objectif : freiner l'expansion de l'adversaire.

Cependant cet espace frontalier, d'un point de vue démographique, était très faible et exclusivement rural. On y comptait seulement quelques villages construits par les européens et ces constructions avaient un but exclusivement militaire.



Figure 1 : Carte de la frontière brésilo-uruguayenne

C'est en 1830, lors de la signature de la première Constitution de l'Uruguay, que s'établissent les limites du pays qui correspondent peu ou prou à celles que nous connaissons aujourd'hui. En outre, plusieurs autres traités (1851, 1903, 1910, 1913) furent signés au cours de l'histoire pour établir les actuelles limites entre l'Uruguay et le Brésil. Une fois ces limites tracées en 1830, les populations déjà installées sont restées sur place, sur leur territoire, sur cette terre où ils habitaient depuis tant d'années. La délimitation territoriale n'a donc pas pris en compte la population vivant dans ces espaces. Ainsi, l'Uruguay s'est érigé en Nation mais les habitants des régions concernées n'ont pas changé de langue en dépit de leur appartenance à un pays dont la langue nationale est l'espagnol. Il est évident que ces populations ont continué à parler et à transmettre leur langue : le portugais. Une langue rapidement influencée par l'espagnol en raison d'un événement d'une portée historique : l'épisode en question est relatif à la Loi d'*Educación Común* de 1877 ayant imposé l'espagnol comme langue d'enseignement sur tout le territoire national. Avec cette loi, José Pedro Varela, sociologue et homme

politique uruguayen, a essayé de gommer les différences linguistiques et culturelles présentes sur le territoire uruguayen. Sous couvert d'appliquer ses idéaux d'une école laïque, gratuite et obligatoire, cet homme a révolutionné les principes de l'enseignement en Uruguay. Toutefois, à travers cette loi, imposant la pratique de l'espagnol, il s'agissait très clairement d'une tentative d'affaiblissement et d'éradication de la langue portugaise du territoire uruguayen (amorçage d'un processus diglossique). L'école s'est donc construite sur la négation de la différence et elle a été instaurée selon une philosophie impliquant de laisser les différences aux portes de l'institution, sous prétexte que cette dernière se base sur l'égalité.

Nous avons ainsi affaire à des individus qui, dans le nord et le nord-est de l'Uruguay, passent de monolingues (leur langue était une variété du portugais) à bilingues (une variété du portugais et l'espagnol). En effet, la langue maternelle de ces personnes a été influencée par l'espagnol qui était la langue utilisée à l'école, dans les institutions, et l'ensemble des instances publiques. De

fait, la variété du portugais a commencé à reculer, son usage s'est cantonné à la sphère privée, comme la maison, la famille et les cercles amicaux. Cette obligation fait que dès 1920 ces individus pouvaient déjà être considérés comme bilingues et diglossiques. C'est-à-dire qu'ils pratiquaient couramment les deux langues à disposition (une variété du portugais et l'espagnol) mais ces langues n'avaient pas le même statut, le même prestige social et leur usage différait selon le contexte. Comme l'explique Carvalho (2007), à cette époque nous avons une communauté bilingue où les langues avaient des fonctions sociales différentes. Nous arrivons ainsi au concept de diglossie proposé par Ferguson (1959) qui explique qu'il y a une langue H (high) utilisée pour la religion, l'enseignement et d'autres aspects de la culture, et une langue L (low) employée pour les sujets quotidiens, dans le cadre du foyer et de la famille. Nous sommes donc face à des populations porteuses d'une langue A dominante (espagnol) et d'une langue B dominée (variété dialectale), la langue A sous-entendant une valorisation sociale importante tandis que la langue B est source de stéréotypes négatifs et de marginalisation.

Pour comprendre comment cette variété dialectale, le *portugol*, s'est maintenue jusqu'à nos jours, nous avancerons trois raisons principales : la loi d'éducation de 1877, les contacts forts développés depuis des décennies entre les deux populations et l'influence de la télévision brésilienne sur la population frontalière uruguayenne. Nous savons cependant que bien d'autres facteurs entrent en jeu comme le nombre important de mariages mixtes dans la région, le fait de scolariser les enfants dans le pays voisin, etc.

Situation linguistique actuelle sur la frontière étudiée

Du côté uruguayen de la frontière, nous sommes face à une partie de la population qui a comme langue maternelle l'idiome symbolisant un véritable prestige social : l'espagnol, et qui va donc être utilisé là où seule la langue officielle est admise, à savoir l'école, les institutions, les églises, les hôpitaux, la poste, la banque, la police, etc.

Grâce à nos observations sur le terrain, nous avons pu remarquer qu'aux abords de cette frontière si complexe, il existe une autre partie de la population qui parle le Portugais de l'Uruguay (PU), populairement nommé *portugol*. Les locuteurs du PU parlent le dialecte à la maison, dans la rue, avec leurs amis, leurs voisins ou leur famille, c'est-à-dire avec ceux qui appartiennent au groupe social utilisant le PU. C'est une variété linguistique qui sera davantage utilisée par ses locuteurs pour raconter des histoires, pour exprimer des sentiments ou pour faire référence à l'enfance. Ainsi, l'utilisation de la langue standard et du dialecte répond à un code d'utilisation grâce auquel l'individu sait pertinemment dans quels contextes et avec quels interlocuteurs il doit pouvoir utiliser l'une ou l'autre.

L'espagnol est surtout associé à la langue autorisée, donc correcte, propre. Elle véhicule une certaine supériorité sociale, en rapport avec les classes supérieures de la population, renvoyant à une identité nationale. Être uruguayen c'est parler espagnol, et tout ce qui ne correspond pas à cette formule peut être mal perçu. Ainsi, l'identité nationale est-elle véhiculée par la langue nationale et officielle. Cependant le PU fait également partie du pays et les résultats de notre recherche montrent que ses locuteurs ne se considèrent pas moins uruguayens que les autres. Malgré cela, le PU est associé à la marginalisation, à l'analphabétisme, aux classes populaires et à une identité locale. Dans ce sens, les tentatives pour l'éradiquer (comme la loi de 1877 entre autres) supposent l'effacement des différences, des caractéristiques qui définissent la population frontalière. Les habitants frontaliers sont perçus (d'après les témoignages que nous avons pu recueillir) comme « ceux qui ne parlent pas bien », « ont un accent bizarre », « ne parlent ni une langue ni l'autre » ou comme « ceux qui ne sont pas cultivés ». Comme le montrent ces propos, le PU fait l'objet de plusieurs représentations négatives ce qui entraîne un rapport négatif à l'identité de ses locuteurs. Il y a une honte ressentie chez cette population pour laquelle la marge géographique devient aussi une marge sociale. C'est-à-dire que les membres de cette communauté locale vont, par moment, arriver à nier leur propre identité

linguistique : « *on ne parle pas comme ça* », « *tout le monde le parle mais pas nous* » ou encore ils affirment qu'il est faux de croire que le *portugol* soit parlé à la frontière.

Bien que dans cet article nous nous consacrons davantage à l'étude du côté uruguayen de la frontière Uruguay-Brésil, il nous semble important d'explicitier quelques éléments concernant les aspects linguistiques du côté brésilien de la frontière. Ceux-ci sont assez différents de ceux existant du côté uruguayen. Tout d'abord, il faut signaler que très peu d'études ont été réalisées sur le dialecte parlé dans les zones frontalières brésiliennes avec l'Uruguay et l'Argentine. Ainsi, l'étude du *Português Gaúcho da Fronteira* (PGF) comporte encore de grandes lacunes. À l'heure actuelle et d'après nos lectures et les informations recueillies sur place, seulement quelques auteurs ont travaillé sur ce dialecte : Trindade, Behares et Fonseca (1995), à un niveau linguistique plutôt que sociologique ou psychologique. Actuellement, le PGF est une variété dialectale intégrée à la langue portugaise (Behares, 2007) uniquement parlée à l'extrême sud de la région de Rio Grande Do Sul, au Brésil. Ce dialecte n'est pas simplement du portugais avec des traces d'espagnol, tout comme le PU n'est pas un simple mélange entre le portugais et l'espagnol : il constitue une variété dialectale éloignée de la forme standard de la langue portugaise. Selon nos observations, ce dialecte fait partie de cette région frontalière et il y est considéré comme une marque identitaire naturellement inhérente à cette région. Cela ne semble poser aucun problème. À l'inverse du PU, pour lequel les stéréotypes, l'exclusion et le mépris sont souvent observables, le PGF ne constituerait pas une source de souffrance pour ses locuteurs.

Langue et territoire : des éléments constitutifs de l'identité

La langue

En ce qui concerne la langue, nous pouvons dire qu'en plus d'être un système de signes arbitraires et différentiels, comme l'explique Saussure (1969), elle est un marqueur social

des sujets appartenant à une communauté donnée. Dans ce sens, une langue n'est jamais neutre en raison des représentations qu'elle véhicule. Quelques-unes sont perçues comme plus prestigieuses que d'autres. Cette situation diglossique, déjà évoquée auparavant, n'est donc pas neutre, il y a un rapport de dominant-dominé qui entraîne un conflit. Ainsi, une certaine violence se manifeste envers la communauté linguistique qui se trouve en situation de domination.

Il est important de garder à l'esprit que malgré sa faible valorisation et son statut non-officiel, la langue minoritaire constitue un marqueur fort de l'identité pour les individus qui la parlent. La nier c'est donc nier leur identité en tant que communauté. Dans le cas du *Portugais de l'Uruguay* (PU), c'est un dialecte qui renvoie à la famille et qui a donc une valeur affective pour ses locuteurs. Même si la valorisation sociale de cette variante linguistique n'est présente ni chez ses locuteurs, ni dans le reste de la société, elle demeure un symbole d'identité et d'appartenance.

Arezki (2008) explique que c'est dans la langue que le groupe va fonder son identité et c'est par elle que ce même groupe va s'apparenter et se distinguer. Cela suppose une conscience de la langue de la part de ses locuteurs afin que celle-ci fonctionne comme un élément unificateur au sein de la communauté. C'est grâce à cette conscience que le groupe va se distinguer d'autres groupes. Le groupe défend et revendique sa langue car non seulement son identité mais aussi sa survie dépend d'elle. Les individus n'acquièrent pas seulement une langue, mais assimilent également les normes sociales du contexte où se construisent leur compétence linguistique et leur identité sociale. C'est pour cela que nous soutenons que l'utilisation d'une langue fonctionne comme un symbole d'identité et dans ce sens, la langue n'est jamais une production neutre, libre de représentations sociales.

Il est également important de penser à la souffrance qui est liée à la non-reconnaissance, à la négation de la langue maternelle et à l'effort permanent d'assimiler la langue officielle (l'espagnol). C'est une souffrance qui, dans certains cas, amène les sujets à nier ou à dissimuler leur langue

maternelle afin de renvoyer une image positive d'eux-mêmes. La langue de prestige écrase souvent la langue minoritaire (le PU), allant jusqu'à pousser ses locuteurs à nier qu'ils parlent cette langue.

Cette dernière remplit pourtant non seulement une fonction communicationnelle, mais représente surtout, pour une majorité de la population frontalière, la langue maternelle, avec toutes ses valeurs intrinsèques. Malheureusement, il n'y a pas de chiffres officiels sur le nombre de personnes parlant le PU, ni comme langue maternelle, ni comme seconde langue. À ce propos, J. C. De Bittencourt (2003), linguiste uruguayen, estime qu'entre 100 000 et 150 000 personnes parleraient ce dialecte. Ce chiffre est confirmé par Jacques Leclerc², sociolinguiste canadien, qui estime qu'environ 100 000 personnes parlent *portugol*. Toute la difficulté à se procurer des chiffres exacts réside dans le fait que c'est un phénomène masqué par ses locuteurs qui ressentent une certaine honte à pratiquer ce dialecte comme langue maternelle et de communication. D'autre part, en Uruguay il n'a jamais été établi de recensement national de type sociolinguistique permettant d'accéder à des chiffres officiels. Dans tous les cas, et même si ce recensement était fait, il reste à savoir si les personnes avoueraient devant l'enquêteur que leur langue maternelle est le PU. Il est probable que cet enquêteur rencontre les mêmes difficultés que nous et se retrouve devant une population n'avouant pas la langue utilisée quotidiennement.

Le territoire

Bonnemaison, géographe, explique que :

« le territoire n'est pas seulement un morceau d'espace qu'un groupe s'approprie pour l'utiliser aux meilleurs fins. Il est aussi le point d'ancrage où s'enracinent les valeurs et se conforte l'identité d'une communauté. Cette identité se confond avec le territoire, c'est lui qui donne la vie et le sens. Il y a ainsi une relation essentielle entre le territoire reconnu comme tel par un groupe et l'identité qu'il se construit » (1999, 93).

Ainsi, on voit que le territoire n'est pas un espace donné d'emblée à un groupe social

quelconque, au contraire, c'est un espace qui se construit, un espace qui nécessite de l'investissement affectif des sujets qui y vivent. Cette appropriation, réelle ou symbolique, de l'espace sera marquée par les pratiques que les individus vont développer au sein de ce territoire qui constitue leur cadre de vie quotidien. Le territoire est essentiel dans la construction identitaire du sujet, dans le sens où il contribue à fonder l'identité du groupe en confortant le sentiment d'appartenance.

Bentancor (2009), géographe uruguayenne, explique que d'un point de vue géographique, l'espace comprend une dimension physique qui est socialement produite et organisée dans le but d'assurer le bien-être et une bonne qualité de vie pour l'être humain. C'est un espace qui a été choisi socialement pour la vie et pour la survie des individus. Comme l'explique Gellereau (2003, 62), qui travaille dans le domaine des Sciences de l'Information et de la Communication, un espace devient un territoire « *quand il est habité et qu'il produit un sentiment d'appartenance à un lieu. Le développement de nouvelles identités territoriales se fonde actuellement sur la concertation et la participation des habitants dans le cadre de projets de transmission du patrimoine culturel s'appuyant sur un sentiment d'appartenance à des lieux* ».

Ainsi, dans un territoire il y a une charge affective chez ceux qui l'habitent, en raison des relations et des pratiques régissant cet espace. Ces pratiques permettent de se différencier d'autres territoires et d'autres groupes. Mais qu'arrive-t-il quand d'autres vivent dans le même espace que nous ? Dans le cadre de notre recherche, c'est un espace confronté à une double altérité. D'une part, il s'agit d'une altérité liée à la nationalité (uruguayens vs brésiliens) et d'autre part, une altérité liée aux différences linguistiques, c'est-à-dire entre les uruguayens ou brésiliens qui habitent à la frontière par rapport aux uruguayens ou brésiliens vivant à la capitale ou dans d'autres départements. C'est donc une altérité liée au fait de ne pas partager la même identité linguistique (dialectes frontaliers) et les mêmes pratiques propres à la frontière (contrebande, carnaval frontalier, entre autres).

² <http://www.tfq.ulaval.ca/AXL/amsudant/uruguay.htm>

D'après nos lectures et nos observations sur le terrain, les espaces frontaliers se présentent comme des espaces complexes qui donnent naissance à différents types d'identité. Pour comprendre cela, il suffit de s'intéresser à la manière dont les populations frontalières se représentent leur propre espace de vie. Celui-ci se limite-t-il à l'un des deux côtés de la frontière ou s'étend-il au-delà de la ligne-frontière ? Parler d'espace frontalier suppose un élargissement de la dimension spatiale de la frontière, pour la considérer comme un espace circulaire autour duquel vont se créer des interactions, contrairement à la frontière qui évoque la ligne séparant institutionnellement deux pays. La frontière peut alors être considérée comme le centre d'une région ou comme la périphérie d'un pays. Dans le premier cas, la frontière est perçue comme une discontinuité géopolitique qui a pour but la démarcation réelle, symbolique et imaginaire des territoires.

Les frontières ne peuvent pas seulement être appréhendées comme des bornes séparatrices, représentant des limites et instituant des divisions. Il faut les aborder à partir d'une autre dimension, celle de passage, de communication et d'échanges, c'est-à-dire, en tant qu'espace relationnel. C'est un espace marqué par la traversée et par les nombreuses relations entre les États. De même, il est important de s'intéresser à la porosité de cet espace (qui dans notre cas est très perméable), au nombre et à la nature des échanges, à l'accessibilité, à l'ouverture, aux accords bilatéraux entre les deux pays, etc. À partir de cette dimension qui considère la frontière comme un espace plus large, on envisage une frontière hybride et moins statique : elle devient un espace de mobilité, de transition, d'intégration et de mélanges culturels, linguistiques et ethniques. Ce lieu de transition a la capacité, au niveau de certaines frontières, de fonder un nouvel espace d'intégration et de négociation. Nous pouvons dire qu'en raison des flux des biens et des personnes, du contact culturel et des relations qui se développent dans certaines zones frontalières, un nouvel espace émerge. Cet aspect sera plus largement abordé dans la partie consacrée aux résultats.

Méthodologie

Cette partie vise à expliciter la méthodologie utilisée dans la recherche réalisée en 2011 et qui avait comme objectif de s'interroger sur la construction identitaire de la population frontalière habitant entre le Brésil et l'Uruguay. La problématique de cette recherche pourrait être résumée en une question : de quelle manière la construction identitaire des habitants de la frontière entre l'Uruguay et le Brésil est-elle influencée par l'appartenance territoriale et par l'utilisation des dialectes frontaliers tels que le *Português del Uruguay* (PU) et le *Português Gaucho da Fronteira* (PGF) ? Par appartenance territoriale, nous entendons les attaches que les individus ont vis-à-vis de leur territoire, de leur terre. Nous voulions savoir si les personnes habitant autour de cette frontière spécifique vont s'identifier plus à leur pays de naissance et/ou de résidence (Brésil ou Uruguay) ou s'ils vont s'identifier davantage à la région frontalière. Nous attachons une importance particulière à la manière dont les personnes nomment leur espace de vie quotidien, car nous savons que la construction d'un territoire commence par ce que ses habitants en disent, par la manière dont ils le nomment. Quels mots emploient-ils pour expliquer leur appartenance à ce territoire ? Y a-t-il une appartenance collective faisant que ce territoire fait sens pour eux ?

Pour traiter notre problématique, nous avons travaillé sur 20 villes et villages frontaliers (Figure 1) avec un total de 68 personnes. Nos variables étaient les suivantes : sexe, âge, nationalité et milieu (urbain-rural). En fonction de ces variables, notre échantillon est réparti de la façon suivante : 47 uruguayens – 21 brésiliens, 31 hommes – 37 femmes, 42 adultes – 26 jeunes, 35 urbains – 33 ruraux.

Voici les hypothèses étudiées ici :

- *Hypothèse 1* : L'espace frontalier est vécu comme un espace tiers, singulier, n'appartenant ni à l'Uruguay ni au Brésil.
- *Hypothèse 2* : Les dialectes présents à la frontière étudiée (PU et PGF) ne sont pas seulement un moyen de communication mais également une marque identitaire.

Nous reviendrons sur ces hypothèses dans la partie consacrée aux résultats.

Afin d'obtenir différentes données, nous avons choisi de travailler avec plusieurs outils méthodologiques complémentaires ayant permis de réunir des données aussi bien quantitatives que qualitatives. Nous avons choisi ce croisement de méthodes, appelé *cross-fertilization*, car il nous semble que c'est dans la combinaison que l'on peut saisir au mieux notre objet d'étude. Dans cette optique, des observations ethnographiques ont été faites à l'occasion d'une immersion de quelques mois sur le terrain pour essayer de comprendre de quelle manière vivent les habitants frontaliers, quelles sont leurs habitudes, leurs pratiques quotidiennes, la langue utilisée selon les différentes situations, les événements locaux, etc. Une échelle d'appartenance territoriale et linguistique, ainsi que des entretiens semi-directifs et un outil projectif ont été proposés au panel sélectionné.

Concernant l'échelle d'appartenance territoriale et linguistique des sujets, elle consistait à classer, selon leur importance, dix items relatifs à l'identité territoriale (par exemple : je suis uruguayen, je suis brésilien, j'habite en Uruguay, j'habite au Brésil, j'habite à la frontière) et à l'identité linguistique (par exemple : je parle *portugno*, je parle espagnol, je parle portugais).

De cette façon, nous avons pu voir si la personne attache plus d'importance à sa nationalité, à l'espace où elle vit actuellement ou à la langue qu'elle parle. Nous avons également travaillé avec un outil projectif qui s'inspire du TAT (Thematic Apperception Test) créé par Murray en 1935 et dont la forme définitive est apparue en 1943. Dans notre cas, nous avons présenté une photo représentant un match de football entre le Brésil et l'Uruguay. Cet outil prend en compte les aspects culturels de la frontière étudiée car le football est particulièrement important pour ces deux pays. De ce fait, il nous semblait intéressant d'étudier les aspects les moins conscients de la population frontalière à partir d'une image qui allait les intéresser, justement, en raison de l'importance que ce sport a dans cette région. Une fois la photo montrée, l'individu devait inventer une histoire avec un début,

un milieu et une fin. L'idée était de repérer les identifications du sujet, les noyaux conflictuels, les mécanismes de défense, entre autres.

Ainsi, cette recherche ne s'appuie pas simplement sur un cadre unique où une seule méthode de construction de données serait utilisée. Au contraire, nous pensons que c'est avec une approche interdisciplinaire associée à une approche méthodologique combinée, que nous pouvons mieux saisir notre objet d'étude.

Résultats

Nous pourrions nous demander où est placée la frontière pour les populations qui s'inscrivent dans cet espace : est-elle seulement une ligne périphérique et démarcative ou est-elle intégrée à un espace plus vaste dont elle serait le centre ? Notre première hypothèse de travail affirmait que l'espace frontalier était vécu comme un espace tiers singulier, n'appartenant ni à l'Uruguay ni au Brésil. Avec cette hypothèse, nous voulions savoir si les habitants de cette zone percevaient la frontière comme un espace unique et distinct des pays qu'elle relie. D'après les résultats obtenus, 89% de l'échantillon pense que les deux pays sont culturellement proches dans la zone frontalière. Ainsi, si les habitants frontaliers estiment que ces deux pays sont très différents, lorsqu'il s'agit de la frontière. Les périphéries de ces deux pays se mélangent, s'influencent et tissent des liens permanents, ce qui contribuerait à la création d'un nouvel espace. La plus grande partie du panel affirme que la frontière n'est pas seulement une ligne mais une région, un ensemble unifié. Nous trouvons plusieurs personnes qui considèrent que « *nous vivons comme un pays de frontière, pour nous, c'est comme si on vivait dans un seul pays* ». « *C'est une ligne imaginaire, parce que dans la réalité on ne la sent pas comme quelque chose qui nous divise, ce n'est pas que vous êtes de là-bas et que nous on est d'ici, non, c'est quelque chose qui est tout ensemble avec ses particularités, mais ensemble* ». « *Mon foyer est la frontière* ». Il s'agit donc avant tout d'un espace de rencontre, de métissage où réside cette communauté particulière qui ne

se définit pas par rapport à une origine ou une histoire particulière mais par rapport à l'espace partagé quotidiennement.

Comme nous le disions plus haut, il est également important de voir comment cette frontière est dénommée par ses habitants. À certains endroits (Rivera - Santana do Livramento) la frontière porte même un nom : « *la frontière de la paix* ». Il s'agit d'un espace singulier, différent, allant au-delà du Brésil et de l'Uruguay. On n'affirme pas être uruguayen ou brésilien, mais d'être frontalier et d'avoir un statut qui le reconnaisse. La vie quotidienne de la population frontalière se fait aussi bien d'un côté que de l'autre. On voit que le sujet inscrit ses activités et ses appartenances des deux côtés de la frontière et que sa vie se développe autour de la ligne et non pas jusqu'à la ligne. Comme l'explique Odgers (2001), qui a beaucoup travaillé à la frontière entre le Mexique et les États-Unis, si l'identification affective concerne l'ensemble de l'espace frontalier et non pas seulement un des côtés, une identité frontalière est possible. Cette situation a été observée dans notre étude, où les mots *union*, *amitié* et *tranquillité*, définissent, selon ses habitants, la frontière. Cet espace est perçu comme un territoire à part entière, qui se nourrit des deux pays mais qui a sa propre logique, ses propres pratiques et sa propre manière de parler. De ce fait il constitue un espace de métissage important.

Par ailleurs, la deuxième hypothèse affirmait que les dialectes présents à la frontière étudiée (PU et PGF) n'étaient pas seulement un moyen de communication mais également une marque identitaire. Nous avons confirmé cette hypothèse grâce à la *cross-fertilization* qui nous a permis de croiser les différentes méthodes afin d'obtenir des résultats plus clairs et plus cohérents. Le portugais et l'espagnol étant des langues romanes, elles ont toutes les deux des racines latines : cela suppose une intercompréhension entre les deux. L'intercompréhension permet de développer certaines compétences dans une autre langue. C'est une méthode simple où chacun parle dans sa langue mais réussit à comprendre globalement celle de l'autre³.

³http://www.lingalog.net/dokuwiki/langues_romanes/accueil.

Si nous partons de cette base, le portugais et l'espagnol répondent à ce principe d'intercompréhension, ce qui suppose qu'il n'est pas nécessaire d'apprendre ou d'essayer d'apprendre la langue de l'autre pour pouvoir communiquer avec lui. La communication pouvant donc être assurée, nous nous demandons pourquoi certains individus utiliseraient des dialectes frontaliers (notamment le PU) dans le seul but de rentrer en communication avec les autres. Une uruguayenne du village de Vichadero nous explique « *le portugol je l'utilise comme un moyen de communication parce qu'ici il y a beaucoup de brésiliens et certains sont assez fermés dans la langue, c'est donc une manière pour qu'ils comprennent* ». Un uruguayen dans la ville frontalière d'Aceguá nous dit « *tu dois t'adapter au portugol parce que tu travailles avec du public, sinon, ils ne comprennent pas* ».

Nous pensons que c'est effectivement une langue qui facilite le dialogue mais pas seulement. Parler un de ces dialectes exprimerait aussi une marque d'appartenance identitaire du fait qu'un dialecte renvoie à l'appartenance d'un groupe comme nous l'avons vu plus haut. En suivant cette logique, nous pouvons nous poser deux questions : pourquoi parler dans un dialecte avec *ceux qui sont de l'autre côté*, alors que la compréhension est assurée en parlant dans sa propre langue ? Et pourquoi parler ce dialecte avec ceux qui appartiennent à la même communauté alors qu'ils se comprendraient très bien dans une langue standard ? Autrement dit, pourquoi un uruguayen décide de parler en PU avec ses voisins, ses amis ou sa famille quand ces mêmes personnes pourraient échanger en espagnol ? C'est la réponse à ces questions, entre autres, qui nous permet d'avancer que ce n'est pas seulement un moyen de communication.

Cela vient recouper les différents éléments ressortant des entretiens semi-directifs : « *le portugol est une langue qui permet le dialogue mais qui en même temps affirme notre identité* », dit une uruguayenne de la ville de Rio Branco.

« *Pour moi le portugol c'est une chose importante, je ne sais pas pour les autres, mais pour moi c'en est une* », explique un uruguayen

de la ville de Jaguarão. Une brésilienne de la petite ville d'Aceguà résume la situation en disant : « on comprend aussi bien l'espagnol que le portugais, mais on comprend surtout cette autre langue que nous avons et qui fait partie de notre culture ». Un uruguayen du petit village de Centurión explique : « nous avons tous le portugol comme notre propre langue ».

Un autre uruguayen, cette fois du village de Lapuente affirme : « je pense sincèrement que le portugol est le symbole de la frontière entre l'Uruguay et le Brésil, c'est en plus ce qui nous différencie des autres endroits ».

Ce dernier témoignage résume bien la situation linguistique de cet espace hybride dans lequel nous avons travaillé. En outre, on peut remarquer que ce dialecte représente non seulement une marque identitaire frontalière mais aussi une marque différente de toutes les autres : c'est la marque d'un groupe qui lui permet de se différencier des autres groupes. Ces quelques extraits illustrent la dimension de cette appartenance linguistique et territoriale et le poids que celle-ci peut avoir dans la construction identitaire des sujets.

Conclusion

Pour conclure ce travail nous dirons que la forte appartenance territoriale frontalière est liée à l'identité linguistique, même si cette appartenance ne se réduit pas uniquement à la langue. Cette recherche a seulement exploré l'appartenance territoriale et les liens qu'il peut y avoir entre celle-ci et l'identité linguistique du sujet. Les résultats montrent que la construction identitaire est effectivement influencée par l'appartenance frontalière et par l'identité linguistique, qu'elle soit avouée ou pas. De plus, il y a une dimension relationnelle qui doit être prise en compte, à savoir les échanges, la circulation des personnes, le commerce frontalier, des pratiques spécifiques frontalières (comme la contrebande) qui font que cet espace se définit comme un espace identitaire et relationnel.

En ce qui concerne le *portugol*, c'est une réalité linguistique présente et malgré les nombreux efforts pour la masquer, elle a un poids réel. La construction identitaire des sujets va au-delà de l'acceptation ou du rejet. C'est son poids dans la vie du sujet

qu'il faut également prendre en compte au moment de l'analyser. Ainsi, nous sommes devant une réalité assez complexe qui fait que, du côté brésilien de la frontière, le dialecte PGF est reconnu alors que du côté uruguayen, le dialecte PU n'est pas reconnu et qu'il est même nié, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il ne participe pas, avec le fort sentiment d'appartenance frontalier, à la construction identitaire de ses locuteurs. La différence se situe peut-être à un autre niveau : chaque dialecte participe à cette construction mais d'une manière différente, l'un dans l'acceptation, l'autre dans le rejet.

Actuellement, on peut se demander quel sera l'avenir du *portugol*, dans le sens où il y a des stéréotypes qui ne s'effaceront pas automatiquement. Les habitants de la frontière ont assimilé l'espagnol comme un modèle de prestige afin de se rapprocher d'une identité soit disant nationale, ce qui fait qu'eux-mêmes ont commencé à considérer leur patrimoine linguistique comme quelque chose de négatif. Cette assimilation linguistique a eu énormément de conséquences, notamment la non-transmission du dialecte. Aujourd'hui on voit de plus en plus une population frontalière qui ne parle pas en PU à ses enfants mais qui leur parle exclusivement en espagnol afin qu'ils « réussissent » ou encore « qu'ils ne soient pas mal vus ». De ce point de vue, il y a beaucoup d'enfants qui n'auront plus le PU comme langue maternelle du fait que leurs parents s'adressent à eux exclusivement en espagnol. Sachant qu'un facteur déterminant pour que les langues survivent c'est leur transmission, on pourrait dès lors se demander ce qu'il va se passer au niveau linguistique pour la population frontalière brésilo-uruguayenne. De même, quelles seront les conséquences au niveau identitaire si un jour le PU disparaissait ? Une étude sur les prochaines générations, qui auraient l'espagnol comme seule langue à disposition, serait de ce point de vue fort intéressante.

BIBLIOGRAPHIE

- Acioly-Régnier Nadja, Régnier Jean-Claude, 2008, « Culture scolaire versus culture extra-scolaire : interculturalité et questions épistémologiques, méthodologiques et pédagogiques », *Educação. Matemática*, Pesquisa, São Paulo, n°10, p. 367-385.
- Arezki Abdenour, 2008, « L'identité linguistique : une construction sociale et/ou un processus de construction socio-discursive ? », *Synergie Algérie*, n°2, p. 191-198.
- Behares Luis Ernesto, 2007, « Portuguais del Uruguay y educación fronteriza », in Brovotto C., Geymonat J., Brian N. (Eds). *Portuguais del Uruguay y educación bilingüe*, Montevideo: ANEP-CEP.
- Bentancor Gladys, 2009, *Rivera-Livramento: una frontera diferente*, Pelotas: Editora Universitária/UFPEL.
- Bonnemaison Joël et Cambrezy Luc, 1999, *Les territoires de l'identité : le territoire, lien frontière ?*, Paris, L'Harmattan.
- Boyer Henri, 2008, *Langue et identité : sur le nationalisme linguistique*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Cacciatore de Garcia Fernando, 2010, *Fronteira iluminada: historia do povoamento, conquista e limites do Rio Grande do Sul*, Porto Alegre: Editora Sulina.
- Carvalho Ana Maria, 2007, « Diagnóstico sociolingüístico de comunidades escolares fronterizas en el norte del Uruguay », in Brovotto, C., Geymonat, J., Brian, N. (Eds). *Portuguais del Uruguay y educación bilingüe*, Montevideo: ANEP-CEP.
- Couchard Françoise, 1999, *La psychologie clinique interculturelle*, Paris, Dunod.
- De Bittencourt Juan Carlos, 2003, *Escuela y dialectos: una aproximación socio-lingüística a las dificultades de escolarización de los niños hablantes de DPU*, Montevideo: Facultad de Humanidades y Ciencias de la Educación, Universidad de la República Oriental del Uruguay.
- Denert Olivier et Hurel Harold, 2000, « De l'espace frontalier au territoire transfrontalier », *Labyrinthe*.
- 2000, Actualité de la recherche (n°6), [En ligne], <http://labyrinthe.revues.org/429>
- Elizaicín Adolfo, 1992, *Dialectos en contacto. Español y portugués en España y América*, Montevideo: Arca.
- Ferguson Charles A., 1959, Diglossia. *Word*, p. 325-340.
- Gellereau Michèle, 2003, « Nous et les autres : les représentations des identités culturelles au service de nouveaux territoires ? », *Études de communication*, 26 | 2003, [En ligne] <http://edc.revues.org/index99.html>
- Guérin-Pace France, Guermond Yves, 2006, « Identité et rapport au territoire », *Espace géographique*, 2006/4, Tome 35, 289-290.
- Leclerc Jacques, 2011, *Uruguay – l'aménagement linguistique dans le monde*, Québec, TLFQ, Université Laval. [En ligne], <http://www.tlfq.ulaval.ca/AXL/amsudant/uruguay.htm>. Consulté le 21 mars 2011.
- Odgers Olga, 2001, *Identités frontalières : immigrés mexicains aux États-Unis*, Paris, L'Harmattan.
- Saussure Ferdinand de, 1969, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- Trindade Aldema Menine, Behares Luis Ernesto, Fonseca Miriane Costa, 1995, *Educação e Linguagem em Áreas de Fronteira Brasil-Uruguaí*, Santa Maria, Palloti.
- Wackerman Gabriel, 2003, *Les frontières dans un monde en mouvement*, Paris, Ellipses Éditions.